Les Névroses

MAURICE ROLLINAT

LES

NÉVROSES

LES AMES — LES LUXURES
LES REFUGES — LES SPECTRES
LES TÉNÈBRES

AVEC UN PORTRAIT DE L'AUTEUR PAR F. DESMOULIN

Putredini dixi : Pater meus es;
Mater mea et soror mea, vermibus.
Job.

SIXIÈME MILLE

2393

PARIS
G. CHARPENTIER ET Cie, ÉDITEURS
13, RUE DE GRENELLE, 13
1885
Tous droits réservés.

Maurice Rollinat

1883

 © Poeticus 2014 - 2026

 © Poeticus 2014 - 2026

L'auteur

Maurice Rollinat



Joseph Auguste Maurice Rollinat, né à Châteauroux (Indre) le 29 décembre 1846 et mort à Ivry-sur-Seine le 26 octobre 1903, est un poète français.

 © Poeticus 2014 - 2026

Douleur muette

À Victor Lalotte.

Pas de larmes extérieures !
Sois le martyr mystérieux ;
Cache ton âme aux curieux
Chaque fois que tu les effleures.

Au fond des musiques mineures
Épanche ton rêve anxieux.
Pas de larmes extérieures !
Sois le martyr mystérieux ;

Tais-toi, jusqu'à ce que tu meures !
Le vrai spleen est silencieux
Et la Conscience a des yeux
Pour pleurer à toutes les heures !
Pas de larmes extérieures ! —

© Poeticus 2014 - 2026

La conscience

La Conscience voit dans nous
Comme le chat dans les ténèbres.
Tous ! les obscurs et les célèbres,
L'impie et le moine à genoux,

Nous cachons en vain nos dessous
À ses regards froids et funèbres !
La Conscience voit dans nous
Comme le chat dans les ténèbres.

Tant que l'Esprit n'est pas dissous,
Et que le sang bat les vertèbres,
Elle déchiffre nos Algèbres,
Et plonge au fond de nos remous.
La Conscience voit dans nous ! —

© Poeticus 2014 - 2026

La Créole

Voici l'heure décolorée :
La créole a quitté l'ombrelle
Et bâille dans son hamac frêle
Au bruit de la vague éplorée.

Les chatoiements du clair de lune
Vont et viennent sur sa peau brune :

Cependant que sur l'âpre dune
Les algues soufflent leur parfum.
Plus d'un boa cherchant fortune
Dans la forêt se traîne à jeun,

Et les colibris, un par un,
S'effacent dans le jour défunt.

Gracieux fantôme indistinct,
Elle dort d'un sommeil profond,
Et la couleur de l'air se fond
Avec la couleur de son teint.

 © Poeticus 2014 - 2026

L'ange gardien

Sonnet.

Archange féminin dont le bel œil, sans trêve,
Miroite en s'embrumant comme un soleil navré,
Apaise le chagrin de mon cœur enfiévré,
Reine de la douceur, du silence et du rêve.

Inspire-moi l'effort qui fait qu'on se relève,
Enseigne le courage à mon corps éploré,
Sauve-moi de l'ennui qui me rend effaré,
Et fourbis mon espoir rouillé comme un vieux glaive.

Rallume à ta gaîté mon pauvre rire éteint ;
Use en moi le vieil homme, et puis, soir et matin,
Laisse-moi t'adorer comme il convient aux anges !

Laisse-moi t'adorer loin du monde moqueur,
Au bercement plaintif de tes regards étranges,
Zéphyrs bleus charriant les parfums de ton cœur !

© Poeticus 2014 - 2026

L'ange pâle

Sonnet.

À la longue, je suis devenu bien morose :
Mon rêve s'est éteint, mon rire s'est usé.
Amour et Gloire ont fui comme un parfum de rose ;
Rien ne fascine plus mon cœur désabusé.

Il me reste pourtant un ange de chlorose,
Enfant pâle qui veille et cherche à m'apaiser ;
Sorte de lys humain que la tristesse arrose
Et qui suspend son âme aux ailes du baiser.

Religieux fantôme aux charmes narcotiques !
Un fluide câlin sort de ses doigts mystiques ;
Le rythme de son pas est plein de nonchaloir.

La pitié de son geste émeut ma solitude ;
À toute heure, sa voix infiltreuse d'espoir
Chuchote un mot tranquille à mon inquiétude.

© Poeticus 2014 - 2026

La parole

Avec le masque du mensonge
La parole suit son chemin,
Rampe aujourd'hui, vole demain,
Se raccourcit ou bien s'allonge.

Elle empoigne comme une main
Et se dérobe comme un songe.
Avec le masque du mensonge
La parole suit son chemin.

Cœurs de gaze et de parchemin,
Chacun la boit comme une éponge ;
Et jusqu'au fond du gouffre humain
Elle s'insinue et se plonge
Avec le masque du mensonge.

© Poeticus 2014 - 2026

La voix

Voix de surnaturelle amante ventriloque
Qui toujours me pénètre en voulant m'effleurer ;
Timbre mouillé qui charme autant qu'il interloque,
Son bizarre d'un triste à vous faire pleurer ;
Voix de surnaturelle amante ventriloque !

Dit par elle, mon nom devient une musique :
C'est comme un tendre appel fait par un séraphin
Qui m'aimerait d'amour et qui serait phtisique.
Ô voix dont mon oreille intérieure a faim !
Dit par elle, mon nom devient une musique.

Très basse par instants, mais jamais enrouée ;
Venant de dessous terre ou bien de l'horizon,
Et quelquefois perçante à faire une trouée
Dans le mur de la plus implacable prison ;
Très basse par instants, mais jamais enrouée ;

Oh ! comme elle obéit à l'âme qui la guide !
Sourde, molle, éclatante et rauque, tour à tour ;
Elle emprunte au ruisseau son murmure liquide
Quand elle veut parler la langue de l'amour :
Oh ! comme elle obéit à l'âme qui la guide !

Et puis elle a des sons de métal et de verre :
Elle est violoncelle, alto, harpe, hautbois ;
Elle semble sortir, fatidique ou sévère,
D'une bouche de marbre ou d'un gosier de bois
Et puis elle a des sons de métal et de verre.

Tu n'as jamais été l'instrument du mensonge ;
Ô la reine des voix, tu ne m'as jamais nui ;
Câline escarpolette où se berce le songe,
Philtre mélodieux dont s'abreuve l'ennui,
Tu n'as jamais été l'instrument du mensonge.

Tout mon être se met à vibrer, quand tu vibres,
Et tes chuchotements les plus mystérieux
Sont d'invisibles doigts qui chatouillent mes fibres ;
Ô voix qui me rends chaste et si luxurieux,
Tout mon être se met à vibrer, quand tu vibres !

 © Poeticus 2014 - 2026

Le fantôme du crime

À Edmond Haraucourt.

La mauvaise pensée arrive dans mon âme
En tous lieux, à toute heure, au fort de mes travaux,
Et j'ai beau m'épurer dans un rigoureux blâme
Pour tout ce que le Mal insuffle à nos cerveaux,
La mauvaise pensée arrive dans mon âme.

J'écoute malgré moi les notes infernales
Qui vibrent dans mon cœur où Satan vient cogner ;
Et bien que j'aie horreur des viles saturnales
Dont l'ombre seulement suffit pour m'indigner,
J'écoute malgré moi les notes infernales.

Mon crâne est un cachot plein d'horribles bouffées ;
Le fantôme du crime à travers ma raison
Y rôde, pénétrant comme un regard de fées.
Faut-il que ma vertu s'abreuve de poison !
Mon crâne est un cachot plein d'horribles bouffées.

Le meurtre, le viol, le vol, le parricide
Passent dans mon esprit comme un farouche éclair,
Et quoique pour le Bien toujours je me décide,
Je frémis en voyant ramper dans mon enfer
Le meurtre, le viol, le vol, le parricide.

Et pourtant l'assassin à mes yeux est vipère ;
Je fuis le moindre escroc comme un pestiféré
Et je maudis le fils qui poignarde son père.
Souvent, le meurtre parle à mon cœur effaré,
Et pourtant l'assassin à mes yeux est vipère.

Je plains sincèrement la fille violée
Et je la vengerais si j'en avais le droit ;
Mais par d'impurs désirs mon âme harcelée
Pour séduire une enfant cherche un moyen adroit ;
Je plains sincèrement la fille violée.

Le Mal frappe sur moi comme un flot sur la grève :
Il accourt, lèche et fuit, sans laisser de limon,
Mais je conserve hélas ! le souvenir du rêve

 © Poeticus 2014 - 2026

Où j'ai failli saigner sous l'ongle d'un démon.
Le Mal frappe sur moi comme un flot sur la grève.

Satan ! dans la géhenne où tes victimes brûlent,
Tu convoites un cœur qui n'est pas né pour toi ;
Souverain d'un empire où les peuples pullulent,
Qu'as-tu besoin encor d'un juste sous ton toit,
Satan, roi des enfers où tous les damnés brûlent ?

Ô toi ! Cause première à qui l'effet remonte,
Aux yeux de Lucifer voile mon flanc si nu !
Et dans l'affreux danger qui parfois me démonte,
Je me sentirai fort si je suis soutenu
Par toi, Cause première à qui l'effet remonte !

L'homme est donc bien pervers, ou le ciel bien féroce !
Pourquoi l'instinct du Mal est-il si fort en nous,
Que notre volonté subit son joug atroce
À l'heure où la prière écorche nos genoux ?...
L'homme est donc bien pervers, ou le ciel bien féroce !

 © Poeticus 2014 - 2026

Le goût des larmes

À ma Mère.

L'Énigme désormais n'a plus rien à me taire,
J'étreins le vent qui passe et le reflet qui fuit,
Et j'entends chuchoter aux lèvres de la Nuit
La révélation du gouffre et du mystère.

Je promène partout où le sort me conduit
Le savoureux tourment de mon art volontaire ;
Mon âme d'autrefois qui rampait sur la terre
Convoite l'outre-tombe et s'envole aujourd'hui.

Mais en vain je suis mort à la tourbe des êtres :
Mon oreille et mes yeux sont encor des fenêtres
Ouvertes sur leur plainte et leur convulsion ;

Et dans l'affreux ravin des deuils et des alarmes,
Mon esprit résigné, plein de compassion,
Flotte au gré du malheur sur des ruisseaux de larmes.

 © Poeticus 2014 - 2026

Les bienfaits de la nuit

À Raoul Lafagette.

Quand le chagrin, perfide et lâche remorqueur,
Me jette en ricanant son harpon qui s'allonge,
La Nuit m'ouvre ses bras pieux où je me plonge
Et mêle sa rosée aux larmes de mon cœur.

À son appel sorcier, l'espoir, lutin moqueur,
Agite autour de moi ses ailes de mensonge,
Et dans l'immensité de l'espace et du songe
Mes regrets vaporeux s'éparpillent en chœur.

Si j'évoque un son mort qui tourne et se balance,
Elle sait me chanter la valse du silence
Avec ses mille voix qui ne font pas de bruit ;

Et lorsque promenant ma tristesse moins brune,
Je souris par hasard et malgré moi, — la Nuit
Vole, pour me répondre, un sourire à la lune.

 © Poeticus 2014 - 2026

Les étoiles bleues

Sonnet.

Au creux de mon abîme où se perd toute sonde,
Maintenant, jour et nuit, je vois luire deux yeux,
Amoureux élixirs de la flamme et de l'onde,
Reflets changeants du spleen et de l'azur des cieux.

Ils sont trop singuliers pour être de ce monde,
Et pourtant ces yeux fiers, tristes et nébuleux,
Sans cesse en me dardant leur lumière profonde
Exhalent des regards qui sont des baisers bleus.

Rien ne vaut pour mon cœur ces yeux pleins de tendresse
Uniquement chargés d'abreuver mes ennuis :
Lampes de ma douleur, phares de ma détresse,

Les yeux qui sont pour moi l'étoile au fond d'un puits,
Adorables falots mystiques et funèbres
Zébrant d'éclairs divins la poix de mes ténèbres.

 © Poeticus 2014 - 2026

Les frissons

À Albert Wolff.

De la tourterelle au crapaud,
De la chevelure au drapeau,
À fleur d'eau comme à fleur de peau
Les frissons courent :
Les uns furtifs et passagers,
Imperceptibles ou légers,
Et d'autres lourds et prolongés
Qui vous labourent.

Le vent par les temps bruns ou clairs
Engendre des frissons amers
Qu'il fait passer du fond des mers
Au bout des voiles ;
Et tout frissonne, terre et cieux,
L'homme triste et l'enfant joyeux,
Et les pucelles dont les yeux
Sont des étoiles !

Ils rendent plus doux, plus tremblés
Les aveux des amants troublés ;
Ils s'éparpillent dans les blés
Et les ramures ;
Ils vont orageux ou follets
De la montagne aux ruisselets,
Et sont les frères des reflets
Et des murmures.

Dans la femme où nous entassons
Tant d'amour et tant de soupçons,
Dans la femme tout est frissons :
L'âme et la robe !
Oh ! celui qu'on voudrait saisir !
Mais à peine au gré du désir
A-t-il évoqué le plaisir,
Qu'il se dérobe !

Il en est un pur et calmant,
C'est le frisson du dévoûment
Par qui l'âme est secrètement

 © Poeticus 2014 - 2026

Récompensée ;
Un frisson gai naît de l'espoir,
Un frisson grave du devoir ;
Mais la Peur est le frisson noir
De la pensée.

La Peur qui met dans les chemins
Des personnages surhumains,
La Peur aux invisibles mains
Qui revêt l'arbre
D'une caresse ou d'un linceul ;
Qui fait trembler comme un aïeul
Et qui vous rend, quand on est seul,
Blanc comme un marbre.

D'où vient que parfois, tout à coup,
L'angoisse te serre le cou ?
Quel problème insoluble et fou
Te bouleverse,
Toi que la science a jauni,
Vieil athée âpre et racorni ?
– « C'est le frisson de l'Infini
Qui me traverse ! »

Le strident quintessencié,
Edgar Poe, net comme l'acier,
Dégage un frisson de sorcier
Qui vous envoûte !
Delacroix donne à ce qu'il peint
Un frisson d'if et de sapin,
Et la musique de Chopin
Frissonne toute.

Les anémiques, les fiévreux,
Et les poitrinaires cireux,
Automates cadavéreux
À la voix trouble,
Tous attendent avec effroi
Le retour de ce frisson froid
Et monotone qui décroît
Et qui redouble.

Ils font grelotter sans répit
La Misère au front décrépit,
Celle qui rôde et se tapit

 © Poeticus 2014 - 2026

Blafarde et maigre,
Sans gîte et n'ayant pour l'hiver
Qu'un pauvre petit châle vert
Qui se tortille comme un ver
Sous la bise aigre.

Frisson de vie et de santé,
De jeunesse et de liberté ;
Frisson d'aurore et de beauté
Sans amertume ;
Et puis, frisson du mal qui mord,
Frisson du doute et du remord,
Et frisson final de la mort
Qui nous consume !

 © Poeticus 2014 - 2026

© Poeticus 2014 - 2026

Le Silence

À Mademoiselle A. H.

Le silence est l'âme des choses
Qui veulent garder leur secret.
Il s'en va quand le jour paraît,
Et revient dans les couchants roses.

Il guérit des longues névroses,
De la rancune et du regret.
Le silence est l'âme des choses
Qui veulent garder leur secret.

À tous les parterres de roses
Il préfère un coin de forêt
Où la lune au rayon discret
Frémit dans les arbres moroses :
Le silence est l'âme des choses.

© Poeticus 2014 - 2026

Les larmes du monde

À la mémoire de mon frère Émile Rollinat.

Dans les yeux de l'Humanité
La Douleur va mirer ses charmes.
Tous nos rires, tous nos vacarmes
Sanglotent leur inanité !

En vain l'orgueil et la santé
Sont nos boucliers et nos armes,
Dans les yeux de l'Humanité
La Douleur va mirer ses charmes.

Et l'inerte Fatalité
Qui se repait de nos alarmes,
Sourit à l'océan de larmes
Qui roule pour l'éternité
Dans les yeux de l'Humanité !

© Poeticus 2014 - 2026

Les parfums

À Georges Lorin.

Un parfum chante en moi comme un air obsédant :
Tout mon corps se repaît de sa moindre bouffée,
Et je crois que j'aspire une haleine de fée,
Qu'il soit proche ou lointain, qu'il soit vague ou strident.

Fils de l'air qui les cueille ou bien qui les déterre,
Ils sont humides, mous, froids ou chauds comme lui,
Et, comme l'air encor, dès que la lune a lui,
Ils ont plus de saveur ayant plus de mystère.

Oh oui ! dans l'ombre épaisse ou dans le demi-jour,
Se gorger de parfums comme d'une pâture,
C'est bien subodorer l'urne de la Nature,
Humer le souvenir, et respirer l'amour !

Ces doux asphyxieurs aussi lents qu'impalpables
Divinisent l'extase au milieu des sophas,
Et les folles Iñès et les pâles Raphas
En pimentent l'odeur de leurs baisers coupables.

Ils font pour me bercer d'innombrables trajets
Dans l'air silencieux des solitudes mornes,
Et là, se mariant à mes rêves sans bornes,
Savent donner du charme aux plus hideux objets.

Toute la femme aimée est dans le parfum tiède
Qui sort comme un soupir des flacons ou des fleurs,
Et l'on endort l'ennui, le vieux Roi des douleurs,
Avec cet invisible et délicat remède.

Sois béni, vert printemps, si cher aux cœurs blessés,
Puisqu'en ressuscitant la flore ensevelie
Tu parfumes de grâce et de mélancolie
Les paysages morts que l'hiver a laissés.

Tous les cœurs désolés, toutes les urnes veuves
Leur conservent un flair pieux, et l'on a beau
Vivre ainsi qu'un cadavre au fond de son tombeau,
Les parfums sont toujours des illusions neuves.

© Poeticus 2014 - 2026

S'ils errent, dégagés de tout mélange impur,
Rampant sur la couleur, chevauchant la musique,
On est comme emporté loin du monde physique
Dans un paradis bleu chaste comme l'azur !

Mais lorsque se mêlant aux senteurs de la femme
Dont la seule âcreté débauche la raison,
Ils en font un subtil et capiteux poison
Qu'aspirent à longs traits les narines en flamme,

C'est le Vertige aux flux et reflux scélérats
Qui monte à la cervelle et perd la conscience,
Et l'on mourrait alors avec insouciance
Si la Dame aux parfums disait : « Meurs dans mes bras ! »

Complices familiers des lustres et des cierges,
Ils sont tristes ou gais, chastes ou corrupteurs ;
Et plus d'un sanctuaire a d'impures senteurs
Qui vont parler d'amour aux muqueuses des vierges.

Par eux, l'esprit s'aiguise et la chair s'ennoblit ;
Ils chargent de langueur un mouchoir de batiste,
Et pour le sensuel et fastueux artiste,
Ils sont les receleurs du songe et de l'oubli :

— Jusqu'à ce que l'infecte et mordante mixture
De sciure de bois, de son et de phénol
Saupoudre son corps froid, couleur de vitriol,
Dans le coffre du ver et de la pourriture.

 © Poeticus 2014 - 2026

L'espérance

L'Espérance est un merle blanc
Dont nous sommes la triste haie :
Elle voltige sur la plaie
Et siffle au bord du cœur tremblant.

Mais son vol n'est qu'un faux semblant ;
Sa sérénade n'est pas vraie.
L'Espérance est un merle blanc
Dont nous sommes la triste haie.

Et tandis que, rapide ou lent,
Le Désespoir est une orfraie
Dont le cri certain nous effraie,
Et dont le bec va nous criblant,
L'Espérance est un merle blanc.

© Poeticus 2014 - 2026

Les plaintes

À Charles Keller.

Venus des quatre coins de l'horizon farouche,
De la cime des pics et du fond des remous,
Les aquilons rageurs sont d'invisibles fous
Qui fouettent sans lanière et qui hurlent sans bouche.

Les ruisseaux n'ont jamais que des bruits susurreurs
Dans leur tout petit lit qui serpente et qui vague,
Et l'on n'entend sortir qu'un murmure très vague
Des étangs recueillis sous les saules pleureurs.

Mais la mer qui gémit comme une âme qui souffre,
Tord sous les cieux muets ses éternels sanglots
Où viennent se mêler dans l'écume des flots
Les suffocations des noyés qu'elle engouffre.

Quand s'exhalent, après que l'orage a cessé,
Les souffles de la nuit plus légers que des bulles,
La plainte en la mineur des crapauds noctambules
Fait gémir le sillon, l'ornière et le fossé.

Jérémie aux cent bras sur qui le vent halète,
L'arbre a tous les sanglots dans ses bruissements,
Et l'écho des forêts redit les grincements
Du loup, trotteur affreux que la faim rend squelette.

Quand je passe, le soir, dans un val écarté,
Je frissonne au cri rauque et strident de l'orfraie,
Car, pour moi, cette plainte errante qui m'effraie,
C'est le gémissement de la fatalité.

Sous l'archet sensitif où passent nos alarmes
L'âme des violons sanglote, et sous nos doigts,
La harpe, avec un bruit de source dans les bois,
Égrène, à sons mouillés, la musique des larmes.

Le soupir clandestin des vierges de beauté
Semble remercier l'amour qui les effleure,
Mais la plainte amoureuse est un regret qui pleure
Le plaisir déjà mort avant d'avoir été.

© Poeticus 2014 - 2026

En vain l'on se défend, en vain l'on fait mystère
Des maux que la clarté du jour semble assoupir,
Tout l'homme intérieur, dans un affreux soupir,
Raconte son angoisse à la nuit solitaire.

Et le tas vagabond des parias craintifs,
Noirs pèlerins geigneurs, sans gourde, ni sandales,
Partout, sur les planchers, les cailloux et les dalles,
Passent comme un troupeau de fantômes plaintifs.

Dans la forêt des croix, tombes vieilles et neuves,
Combien vous entendez de femmes à genoux
Gémir avec des sons plus tristes et plus doux
Que les roucoulements des tourterelles veuves !

Tandis que, dans un cri forcené qui le tord,
L'enfant paraît déjà se plaindre de la vie,
L'aïeul qui le regarde avec un œil d'envie
Grommelle d'épouvante en songeant à la mort.

L'agonisant croasse un lamento qui navre ;
Et quand les morts sont clos dans leur coffre obsédant,
Le hoquet gargouilleur qu'ils ont en se vidant
Filtre comme la plainte infecte du cadavre.

— Elles ont des échos vibrant comme des glas
Et s'enfonçant avec une horrible vitesse
Dans mon funèbre cœur plein d'ombre et de tristesse
Où se sont installés les hiboux des Hélas ;

Oui ! dans le grondement formidable des nues
Mon âme entend parfois l'Infini sangloter,
Mon âme ! où vont s'unir et se répercuter
Tous les frissons épars des douleurs inconnues !

 © Poeticus 2014 - 2026

Les reflets

À André Gill.

Mon œil halluciné conserve en sa mémoire
Les reflets de la lune et des robes de moire,
Les reflets de la mer et ceux des cierges blancs
Qui brûlent pour les morts près des rideaux tremblants.
Oui, pour mon œil épris d'ombre et de rutilance,
Ils ont tant de souplesse et tant de nonchalance
Dans leur mystérieux et glissant va-et-vient,
Qu'après qu'ils ont passé mon regard s'en souvient.
Leur fascination m'est douce et coutumière :
Âmes de la clarté, soupirs de la lumière,
Ils imprègnent mon art de leur mysticité
Et filtrent comme un rêve en mon esprit hanté ;
Et j'aime ces baisers de la lueur qui rôde,
Qu'ils me viennent de l'onde ou bien de l'émeraude !

© Poeticus 2014 - 2026

Les vierges

À Paul Eudel.

Le cœur des vierges de vingt ans
Est inquiet comme la feuille,
Et tout leur corps aspire et cueille
Les confidences du Printemps.

Le jour, aux parfums excitants
Du lilas et du chèvrefeuille,
Le cœur des vierges de vingt ans
Est inquiet comme la feuille.

Le soir, sur le bord des étangs,
Chacune rôde et se recueille,
Et leur secret que l'ombre accueille
Fait sourire ou pleurer longtemps
Le cœur des vierges de vingt ans.

© Poeticus 2014 - 2026

Les yeux

Partout je les évoque et partout je les vois,
Ces yeux ensorceleurs si mortellement tristes.
Oh ! comme ils défiaient tout l'art des coloristes,
Eux qui mimaient sans geste et qui parlaient sans voix !

Yeux lascifs, et pourtant si noyés dans l'extase,
Si friands de lointain, si fous d'obscurité !
Ils s'ouvraient lentement, et, pleins d'étrangeté,
Brillaient comme à travers une invisible gaze.

Confident familier de leurs moindres regards,
J'y lisais des refus, des vœux et des demandes ;
Bleus comme des saphirs, longs comme des amandes,
Ils devenaient parfois horriblement hagards.

Tantôt se reculant d'un million de lieues,
Tantôt se rapprochant jusqu'à rôder sur vous,
Ils étaient tour à tour inquiétants et doux :
Et moi, je suis hanté par ces prunelles bleues !

Quels vers de troubadours, quels chants de ménestrels,
Quels pages chuchoteurs d'exquises babioles,
Quels doigts pinceurs de luths ou gratteurs de violes
Ont célébré des yeux aussi surnaturels !

Ils savouraient la nuit, et vers la voûte brune
Ils se levaient avec de tels élancements,
Que l'on aurait pu croire, à de certains moments,
Qu'ils avaient un amour effréné pour la lune.

Mais ils considéraient ce monde avec stupeur :
Sur nos contorsions, nos colères, nos rixes,
Le spleen en découlait dans de longs regards fixes
Où la compassion se mêlait à la peur.

Messaline, Sapho, Cléopâtre, Antiope
Avaient fondu leurs yeux dans ces grands yeux plaintifs.
Oh ! comme j'épiais les clignements furtifs
Qui leur donnaient soudain un petit air myope.

Aux champs, l'été, dans nos volontaires exils,
Près d'un site charmeur où le regard s'attache,

© Poeticus 2014 - 2026

Ô parcelles d'azur, ô prunelles sans tache,
Vous humiez le soleil que tamisaient vos cils !

Vous aimiez les frissons de l'herbe où l'on se vautre ;
Et parfois au-dessus d'un limpide abreuvoir
Longtemps vous vous baissiez, naïves, pour vous voir
Dans le cristal de l'eau moins profond que le vôtre.

Deux bluets par la brume entrevus dans un pré
Me rappellent ces yeux brillant sous la voilette,
Ces yeux de courtisane admirant sa toilette
Avec je ne sais quoi d'infiniment navré.

Ma passion jalouse y buvait sans alarmes,
Mon âme longuement s'y venait regarder,
Car ces magiques yeux avaient pour se farder
Le bistre du plaisir et la pâleur des larmes !...

 © Poeticus 2014 - 2026

Les yeux bleus

Tes yeux bleus comme deux bluets
Me suivaient dans l'herbe fanée
Et près du lac aux joncs fluets
Où la brise désordonnée
Venait danser des menuets.

Chère Ange, tu diminuais
Les ombres de ma destinée,
Lorsque vers moi tu remuais
Tes yeux bleus.

Mes spleens, tu les atténuais,
Et ma vie était moins damnée
À cette époque fortunée
Où dans l'âme, à frissons muets,
Tendrement tu m'insinuais
Tes yeux bleus !

© Poeticus 2014 - 2026

L'habitude

La goutte d'eau de l'Habitude
Corrode notre liberté
Et met sur notre volonté
La rouille de la servitude.

Elle infiltre une quiétude
Pleine d'incuriosité :
La goutte d'eau de l'Habitude
Corrode notre liberté.

Qui donc fertilise l'étude
Et fait croupir l'oisiveté ?
Qui donc endort l'adversité
Et moisit la béatitude ?
La goutte d'eau de l'Habitude ! —

© Poeticus 2014 - 2026

L'introuvable

Ton amour est-il pur comme les forêts vierges,
Berceur comme la nuit, frais comme le Printemps ?
Est-il mystérieux comme l'éclat des cierges,
Ardent comme la flamme et long comme le temps ?

Lis-tu dans la nature ainsi qu'en un grand livre ?
En toi, l'instinct du mal a-t-il gardé son mors ?
Préfères-tu, — trouvant que la douleur enivre, —
Le sanglot des vivants au mutisme des morts ?

Avide de humer l'atmosphère grisante,
Aimes-tu les senteurs des sapins soucieux,
Celles de la pluie âcre et de l'Aube irisante
Et les souffles errants de la mer et des cieux ?

Et les chats, les grands chats dont la caresse griffe,
Quand ils sont devant l'âtre accroupis de travers,
Saurais-tu déchiffrer le vivant logogriphe
Qu'allume le phosphore au fond de leurs yeux verts ?

Es-tu la confidente intime de la lune,
Et, tout le jour, fuyant le soleil ennemi,
As-tu l'amour de l'heure inquiétante et brune
Où l'objet grandissant ne se voit qu'à demi ?

S'attache-t-il à toi le doute insatiable,
Comme le tartre aux dents, comme la rouille au fer ?
Te sens-tu frissonner quand on parle du diable,
Et crois-tu qu'il existe ailleurs que dans l'enfer ?

As-tu peur du remords plus que du mal physique,
Et vas-tu dans Pascal abreuver ta douleur ?
Chopin est-il pour toi l'Ange de la musique,
Et Delacroix le grand sorcier de la couleur ?

As-tu le rire triste et les larmes sincères,
Le mépris sans effort, l'orgueil sans vanité ?
Fuis-tu les cœurs banals et les esprits faussaires
Dans l'asile du rêve et de la vérité ?

— Hélas ! autant vaudrait questionner la tombe !
La bouche de la femme est donc close à jamais

 © Poeticus 2014 - 2026

Que, nulle part, le Oui de mon âme n'en tombe ?...
Je l'interroge encore et puis encore... mais,
Hélas ! autant vaudrait questionner la tombe !...

 © Poeticus 2014 - 2026

 © Poeticus 2014 - 2026

Mystère

À Gustave Gœtschy.

Pourquoi donc rougit la pucelle
En face de l'adolescent ?
Pourquoi ce rire languissant
Et cette allure qui chancelle ?

Qu'est-ce qui mouille l'étincelle
De son beau regard innocent ?
Pourquoi donc rougit la pucelle
En face de l'adolescent ?

Ce vermillon qui la harcèle
Lui vient-il de l'âme ou du sang ?
Est-ce un danger qu'elle pressent ?
Est-ce un désir qu'elle recèle ?
Pourquoi donc rougit la pucelle ?

© Poeticus 2014 - 2026

Nocturne

À Robert Caze.

L'aboiement des chiens dans la nuit
Fait songer les âmes qui pleurent,
Qui frissonnent et qui se meurent,
À bout de souffrance et d'ennui.

Ils ne comprennent pas ce bruit,
Ceux-là que les chagrins effleurent !
L'aboiement des chiens dans la nuit
Fait songer les âmes qui pleurent.

Mais, hélas ! quand l'espoir s'enfuit,
Et que, seuls, les regrets demeurent,
Quand tous les sentiments nous leurrent,
Alors on écoute et l'on suit
L'aboiement des chiens dans la nuit.

© Poeticus 2014 - 2026

Violette

De violette et de cinname,
De corail humide et rosé,
De marbre vif, d'ombre et de flamme
Est suavement composé
Ton joli petit corps de femme.

Pour mon amour qui te réclame
Ton reproche vite apaisé
Est ce qu'est pour la brise un blâme
De violette.

Ton savoir a toute la gamme ;
L'énigme craint ton œil rusé,
Et ton esprit subtilisé
Avec le rêve s'amalgame :
Mais ta modestie est une âme
De violette.

© Poeticus 2014 - 2026

Sommaire

Sommaire ..... p. 2
L'auteur ..... p. 3
Douleur muette ..... p. 4
La conscience ..... p. 5
La Créole ..... p. 6
L'ange gardien ..... p. 7
L'ange pâle ..... p. 8
La parole ..... p. 9
La voix ..... p. 10
Le fantôme du crime ..... p. 11
Le goût des larmes ..... p. 13
Les bienfaits de la nuit ..... p. 14
Les étoiles bleues ..... p. 15
Les frissons ..... p. 16
Le Silence ..... p. 20
Les larmes du monde ..... p. 21
Les parfums ..... p. 22
L'espérance ..... p. 24
Les plaintes ..... p. 25
Les reflets ..... p. 27
Les vierges ..... p. 28
Les yeux ..... p. 29
Les yeux bleus ..... p. 31
L'habitude ..... p. 32
L'introuvable ..... p. 33
Mystère ..... p. 36
Nocturne ..... p. 37
Violette ..... p. 38

 © Poeticus 2014 - 2026